L'Abeille de la Nouvelle-Orléans.
Bureaux : 323 rue de Chartres.
Entre Conti et Bienville

NOUVELLE-ORLEANS.
DIMANCHE, 28 JUILLET 1895.

FEUILLETON.

FLAVIE.

Par André Theuriet.

DERNIÈRE PARTIE.

—Suite—

—C'était le bon temps !.... Tiens, ici même, te rappelles-tu ?.... Nous revenions de la *passe* et nous nous étions disputés, rapport à une bécasse que je t'avais fait manquer..... Un coup de bouderie nous avait séparés et nous rentrions chacun de notre côté ; mais quand nous nous sommes retrouvés nez à nez dans la tranchée, nous n'avons pas pu nous empêcher de rire, et une poignée de main nous a repatriés....

Un nouveau silence. Probablement l'aspect de ce canton de bois dont ils connaissaient depuis leurs jeunes années tous les coins et recoins ramenait les deux frères à des pensées plus conciliantes.—Le bruissement des sauterelles et des grillons, le glouglou du ruisseau, réveillaient leurs sensations d'adolescents, et — l'expérience me l'a enseigné plus tard,—ce n'est pas impunément qu'on se rencontre côte à côte en un milieu où les moindres objets remémorent les émotions ressenties à un âge où tout se grave mieux dans le cerveau. La résurrection de nos impressions enfantines ou juvéniles ne va point sans remuer au fond du cœur une inconsciente mélancolie qui nous rend plus indulgens et plus pitoyables. En se replongeant dans les souvenirs d'autrefois, on retrouve comme en une fontaine de Jouvence la sensibilité, la fraîcheur d'âme que la dure pratique de la vie avait pour ainsi dire stérilisées. Nicolas Brocard subissait sans doute cette clémente influence, car je l'entendis se moucher bruyamment, puis d'un voix brusque il cria à son frère :

—Pourquoi restes-tu là planté sur tes jambes ?.... Il y a place pour deux sur mon fagot. Assieds-toi contre moi sans barguigner ce qui te tracasse, car tu ne parais pas être dans ton assiette, mon camarade.

—Eh bien ! voilà, repartit Numa avec un gros soupir. Nous marions Flavie.... Elle épouse M. Paul Saint-Vanne ; c'est un bon parti et nous ne pouvions nous attendre à mieux. Les accords sont faits, et dans trois jours on doit se réunir chez nous pour arrêter les conditions du contrat.... J'ai promis de donner à Flavie une dot de 50,000 francs et naturellement il va falloir s'exécuter... Mais, pour le quart d'heure, les affaires ne vont pas et je me trouve un peu.... gêné. Je n'ai en portefeuille qu'une vingtaine de mille francs, et les Saint-Vanne, comme de juste, exigeront la justification du surplus, soit en argent, soit en valeurs..... Je suis donc assez embarrassé....

—Comment ! se récria Nicolas avec un étonnement qui ne paraissait pas très sincère, quand nous avons liquidé notre société, je t'ai compté soixante mille francs en obligations de chemins de fer et en rentes sur l'Etat.... Qu'est-ce que tout cela est devenu ?

—Que veux-tu ? avoua piteusement Cadet Brocard: l'usine n'a pas donné tout ce que j'en attendais..... J'ai eu de grosses dépenses d'installation, et puis mon train de maison est un peu lourd... Pour faire face aux échéances j'ai été obligé de vendre mes titres.... Il ne m'en reste plus un seul.

—Hum !.... ça s'appelle manger son blé en herbe.... Vois-tu, mon pauvre Cadet, ta femme a toujours voulu trancher dans le grand, et c'est ce qui vous perd..... Enfin, quoi ?.... Il y a longtemps que je t'ai dit là-dessus ce que je pense, et je n'y reviendrai pas.... Tu récoltes ce que tu as semé, et nous n'y pouvons rien ni toi ni moi.... Comment vas-tu t'en tirer ?

—Mon Dieu, pour le moment, et pour courir au plus pressé, si je pouvais représenter au notaire de l'argent ou des valeurs pour cinquante mille francs, cela suffirait à rassurer le Saint-Vanne.... Pour lors, j'avais pensé à toi, qui n'a pas été obligé de te défaire de tes titres, et je voulais te prier de m'en confier pour quelques jours un certain nombre, jusqu'à concurrence d'une trentaine de mille francs.... Ce serait une pure formalité, et je te restituerais les valeurs après la signature du contrat....

—C'est toi qui as eu cette idée ?

—Mais.... oui, répliqua timidement Cadet.

—Je ne t'en fais pas mon compliment.... Sais-tu que ça n'est pas très propre, ce que tu me proposes ?.... Pour appeler les choses par leur nom, tu veux tromper les Saint-Vanne et simuler une situation de fortune que tu n'as pas.... Mais, malheureux, en supposant que je prête les mains à tes manigances, que répondras-tu à ton gendre quand, après la noce, il te réclamera la dot que tu es censé assurer à ta fille ?

—Je lui demanderai du temps pour me débrouiller.... Comme il est très amoureux de Flavie, il patientera.

—Et en attendant, objecta Nicolas avec un ricanement, les jeunes mariés vivront d'amour et d'eau claire !.... S'il est si amoureux que ça, ton futur gendre, pourquoi ne lui avoues-tu pas tout bonnement la vérité ? Il prendra aussi bien ta fille sans dot.... Hein ? Tu hoches la tête, tu ne le crois pas ?.... Ni moi non plus... Au fond, M. Paul Saint-Vanne compte sur cet argent pour acheter une étude. Son père est rusé comme un vieux singe ; il voudra se garder à carreau et palper les écus d'avance.... Alors, quoi ?... comment t'arrangeras-tu ?

—Est-ce que je sais ? répondit tristement Numa. Si ce mariage ne se conclut pas, je suis un homme perdu.... Flavie ne trouvera plus à s'établir, et ma femme en fera une maladie.

—Ta femme !.... peuh !.... elle se consolera en commandant une robe neuve, s'exclama irrévérencieusement Brocard aîné.... Tout cela est fâcheux, je n'en disconviens pas.... Le mieux serait d'emprunter les trente mille francs qui te manquent, en donnant hypothèque sur ton usine.

—Je n'ai plus que trois jours devant moi : comment veux-tu que je trouve un prêteur en si peu de temps ?.... Toi seul tu pourrais me sauver en consentant à faire l'opération dont tu parles..... Flavie est ta filleule.... Avance-lui la somme !

—Flavie ! Flavie !.... Si j'étais garçon, mon Dieu, je ne dirais pas non, mais je suis marié et père de famille.... On ne déplace pas trente mille francs du jour au lendemain.... D'ailleurs, une supposition que je serais en mesure de t'aider, il me faudrait tout d'abord consulter ma bourgeoise, et dame ! elle n'est pas trop bien disposée pour vous.... Ah ! si vous vous étiez mieux conduits avec elle, si Mlle Lucie ne lui avait pas dit des sottises !.... Mais au point où en sont les choses, elle refusera net, et j'aurai les mains liées.... Voilà !

—Alors je n'ai plus qu'à me jeter à l'eau ! gémit Cadet Brocard.

Il y avait un tel accent de désolation dans l'exclamation de ce pauvre homme que cela me retourna le cœur. Je désirais pourtant bien que ce maudit mariage n'eût pas lieu !.... Néanmoins la triste extrémité à laquelle Numa était réduit me navrait. Je crois que Nicolas Brocard en fut ému comme moi, car après avoir toussé à plusieurs reprises, il murmura entre ses dents :

—Voyons, ne te désole pas !.... Je vais essayer d'arranger l'affaire avec notre Adeline.... Mais un bon conseil, mon camarade ! Tâche auparavant de raisonner ta femme et de l'engager à mettre les pouces. Qu'elle aille dès aujourd'hui annoncer chez nous le mariage de Flavie, et qu'elle profite de l'occasion pour s'excuser près d'Adeline, en la priant d'oublier ce qui s'est passé.... La bourgeoise sera sensible à sa démarche, et peut-être alors se montrera-t-elle plus accommodante, quand je lui parlerai du prêt de trente mille francs ?....

—Lucie ira cet après-midi rendre visite à Mme Brocard.... Merci, Nicolas !

—Hé ! ne me remercie pas encore !.... Je te promets de faire mon possible, mais je ne te garantis rien.

—Merci tout de même !.... Je suis content d'être en paix avec toi, mon vieux !....

Ils se serrèrent les mains, puis se séparèrent. Numa remonta la tranchée, et Nicolas poursuivit sa route vers la ferme de Pontoux. Quant à moi, je restai prudemment caché derrière les rondins pendant un bon quart d'heure encore : quand je fus certain qu'ils étaient tous deux très loin, je me décidai à sortir de ma cachette et je regagnai Chèvre-Chêne, fort préoccupé de ce que j'avais entendu.

Tout le temps je pensais à Flavie, qui vaquait tranquillement à ses préparatifs de toilette ou peut-être fleuretait avec Paul Saint Vanne, sans se douter que son mariage dépendait uniquement du bon vouloir de M. et Mme Brocard aîné. Je me demandais fiévreusement ce qui allait advenir. D'abord Mme Lucie, née des Encherins, consentirait-elle à visiter sa belle-sœur et à faire amende honorable ? En supposant qu'elle pliât son orgueil et se soumît à cette humiliation, comment sa démarche serait-elle accueillie ? Mme Adeline Brocard était, prétendait-on, fort avare et desserrait difficilement les cordons de sa bourse. Nicolas aurait du fil à retorde pour l'amener à rendre service à des gens qu'elle détestait. Lui-même, après s'être laissé un moment attendrir, persisterait-il jusqu'au bout dans ses bonnes intentions ?....

La solution de ce dramatique problème me tracassait tellement que je n'osais plus me montrer chez Flavie. Je me sentais trop troublé et incapable de dissimuler mon anxiété. Je craignais de lui révéler, dans un moment d'expansion, la situation douloureuse dont j'avais surpris le secret. Tout en compatissant aux angoisses qui devaient torturer Numa Brocard pendant ces trois jours d'attente, je me disais tout bas que, si le mariage venait à manquer, je n'en serais pas trop marri. La peur de laisser lire sur mon visage ce mauvais sentiment me tenait éloigné de mon amie. Pendant ces trois longs jours, je m'abstins de paraître à l'usine. Fiévreuses ou calmes, les heures finissent tout de même par s'écouler. Celle qui était fixée pour la signature du contrat sonna à son tour, et ce fut avec un violent battement de cœur que j'accompagnai mon père à la maison de Cadet Brocard.

VIII

Nous arrivâmes les premiers à l'usine, où Pélagie, la servante, habillée de neuf pour la circonstance, nous introduisit dans le salon. Cette pièce, qu'on n'occupait qu'aux jours de fête, avait été aérée, frottée et décorée depuis la veille. Les sièges de velours grenat, débarrassés de leurs housses, s'arrondissaient en demi-cercle autour de la cheminée garnie de plantes vertes. Près de l'une des fenêtres, un fauteuil destiné à maître Bouchenot, le notaire d'Eriseul, trônait devant une table à jeu, recouverte d'un tapis de laine brochée, qui devait servir à la signature du contrat. — Les lithographies accrochées aux murs et représentant des scènes tirées d'un roman de Walter Scott, la pendule d'albâtre, les vases de fleurs artificielles, la carpette tenant le milieu du parquet ciré, et où un tigre colossal était portraituré tapi dans les jungles, — tout l'ameublement avait un air de cérémonie qui me glaçait le cœur. Un frisson me prenait à la pensée de ce qui allait se passer dans ce salon si solennel. Nicolas Brocard avait-il répondu affirmativement à la requête de son frère ? Et s'il avait refusé d'avancer l'argent de la dot, comment les choses tourneraient-elles ?.... En ce qui me concernait, quel que fût le dénouement, il ne pouvait m'amener que de la tablature. Le temps était en harmonie avec mon état de malaise : depuis le matin, il pleuvait à verse, de gros nuages noirs couraient sur le ciel, le vent soufflait en tempête et on l'entendait gémir dans la cheminée. Cette bourrasque avait dû retarder l'arrivée du futur et de sa famille.

Enfin Numa se montra. Etait-ce sa redingote et son pantalon noir qui le pâlissaient ! Je lui trouvai la mine défaite, les gestes agacés et inquiets. Avec une loquacité nerveuse, il nous pria d'excuser ces dames, qui achevaient leur toilette ; mais tandis qu'il formulait ces verbeuses explications, un froufrou d'étoffes soyeuses annonça l'approche de Mme Brocard et Flavie. Elles parurent enfin : Mme Lucie tout en moire noire, sa fille vêtue de la robe de taffetas gris à mille raies, que je lui avais déjà vue lors de son départ pour Souilly.

Peudant que nos parents causaient ensemble, je tirai mon ami à l'écart, et je chuchotai à son oreille :

—J'ai quelque chose pour toi... une bague, mon cadeau de fiançailles.... Jure-moi de la garder toujours à ton doigt !

En même temps je lui glissai dans la main la petite bague d'argent que j'avais achetée à Benoite-Vaux. Elle l'examina en souriant :

—Merci, mon petit Jacques ; elle est très jolie !....

Et toujours en riant, elle la passa à son doigt. Sa figure était rayonnante, et ses prunelles bleues brillaient comme des pierres précieuses.

—Si tu savais, ajouta-t-elle, comme je suis contente !.... Papa a fait la paix avec son frère, maman a été rendre visite à ma tante, et l'oncle Nicolas viendra aujourd'hui signer au contrat....

Elle jubilait, et elle avait raison, puisque tout maintenant marchait à souhait ! Le bonheur la rendait encore plus jolie. Dans sa joie égoïste elle ne voyait même pas à quel point je souffrais de son indifférence. De même qu'elle n'avait pas pris mon amour au sérieux, elle ne prêtait pas attention à ma physionomie piteuse. Tout en me parlant, elle tournait les yeux vers les fenêtres et semblait être aux écoutes.

Au même moment, le trot d'un cheval et un roulement de voiture résonnèrent sur le cailloutis de la cour.

—Les voici ! s'écria-t-elle en courant vers la croisée et en soulevant un coin du rideau.

Cadet Brocard s'était élancé au-devant des Saint-Vanne. J'entendais les nouveaux venus dans le vestibule ; ils se débarrassaient de leurs caoutchoucs et s'exclamaient sur le mauvais temps. Peu après, la porte s'ouvrit devant le futur et ses parens ; presque immédiatement derrière eux, se montra M. Bouchenot, le notaire d'Eriseul, qui arrivait avec ses paperasses.

La suite à dimanche prochain.

La Salsepareille d'Ayer guérit les affections du foie, les dérangements des femmes, les rhumatismes, et toutes les maladies du sang.

NOTES MONDAINES

La ville a sa physionomie d'été : Les rues sont à peu près désertes, tout y est morne ; il n'y a d'animation que le Dimanche matin au départ des trains pour les villes d'eaux. Oh ! mais alors, quel spectacle amusant pour celui qui n'a qu'à observer, qui n'a de siège ni à trouver ni à retenir. A l'arrivée du convoi, tout le monde se précipite, on se coudoie, on s'interpelle, parfois on va jusqu'à s'invectiver, rarement pourtant, car la foule est patiente à la Nouvelle-Orléans, puis lorsque le train s'ébranle et file à toute vitesse le ennuis que l'on a eus sont déjà oubliés, les figures s'épanouissent, et chacun semble jouir par avance du plaisir que promet cette journée de plein air, loin de nos chaleurs torrides.

Mme John P. Richardson et son fils Edmund, sont à Saratoga.

Mme A. Darcantel et Mlle Lucie de Pourcargues sont à Covington, où elles passeront environ deux mois.

—Les dernières lettres reçues donnent les nouvelles les plus satisfaisantes de l'état de la santé de M. Jos. A. Shakespeare.

Mme Caray Nicholas et Mme Louise D. Goodrich partiront sous peu pour la Virginie ; elles y séjourneront pendant quelques semaines.

Un grand nombre de Néo-Orléanais sont en ce moment au Canada. Citons entr'autres M. et Mme Jos A. Shakespeare, Mme Fairchild, Mme John T. Hardie et Mlle Fannie Hardie, Mme Albert Baldwin, Jr., M. et Mme Henry Conner, Mme John Barkley.

On annonce le prochain mariage en France de Mlle Elizabeth de Poincy avec le comte de Surville.

Après une traversée des plus agréables, le juge Théard et M. George Dessommes sont arrivés à Paris ces jours derniers.

M. et Mme Harry Taylor ont un joli "home" à Covington. Ils y reçoivent d'une façon bien gracieuse leurs amis.

S'il faut en croire Dame Rumeur, il y aurait réconciliation entre Mme Cora Urquhart Potter, et son mari, M. James Houston Potter. Le rapprochement serait dû, dit on, à une des parentes de Mme Potter, qui la tient en grande amitié.

M. Thomas J. Gill, un des gradués de l'école de Droit, est actuellement à Paris.

M. et Mme A. Schreiber seront absents pendant un mois. Ils iront d'abord chez Mme Geo Denégre, à Biloxi, et se rendront ensuite chez Mme G. W. Nott, à Fontainebleau.

Les nombreux amis de M. James Legendre seront heureux d'apprendre qu'il est en pleine voie de guérison.

M. et Mme Harry Hogdson sont attendus sous peu. Ils ont parcouru presque toute l'Europe et reviennent ravis de leur voyage.

Mlle A. Grima est dans la Caroline du Nord ; elle y a rejoint Mlle Marie Augustin et Mlle Roman, qui s'y trouvaient déjà depuis un mois.

M. Alfred Flemming est à Paris.

Mlles Julie Phillippi et Louise Roquet sont attendues chez Mme Dunbar à Biloxi.

Mlle J. Wogan est avec Mme Paul Gelpi à Biloxi. Elle y passera quelque temps.

Une lettre reçue récemment fait part du mariage de M. Frédéric Allain, fils de Mme Allain, l'écrivain distingué, avec Mlle Petit, de Paris, France.

La maison de Mme A. Hincks à Covington, est réputée pour la gaieté qui y règne toujours. Nombre de jeunes gens d'ici parmi lesquels se trouvaient Mlle I. Noblom, H. Cabiro, E. Hernandez, C. Carrouché, S. Voorhies et G. Labarre y ont passé quelques heures bien agréables dimanche dernier.

L'Hon. H. C. St John, consul anglais, s'est embarqué lundi dernier, en destination de Liverpool.

Mlle Mathilde Théard est l'invitée des demoiselles Hincks et ira bientôt à Covington y passer quelques jours.

M. Henri Malochée est au Mulberry Grove Hotel, Covington.

Mlle Madge Forstall est à Biloxi, chez Mme George Denégre.

Le bruit court que le petit Dieu Malin a fait d'un des "beaux" de la société qui semblait un célibataire endurci, un convert !. La nouvelle de son engagement est attendue.

La réception qui devait suivre la régate à Mandeville n'a pu avoir lieu, à cause du temps. Elle a été remise au samedi, 3 août.

C'est avec regret que les amis de M. Joseph Hopkins l'ont vu s'en aller. Il habitera désormais Dallas (Texas), où ses intérêts le retiendront.

La fête donnée au Gu'f View Hotel a Mississippi City, pour venir en aide au fonds de l'antitoxine, a été un brillant succès, socialement et financièrement parlant. Mme Westfeld en était l'organisatrice.

Au nombre des jeunes filles les plus admirées à Mississippi City, se trouve Mlle Marion Giffen.

M. C. M. Hero voyage dans l'Ouest.

Les Messieurs Ed. et W. Mittenberger, F. Carrouché, C. Cabiro, H. Loeber, J. Harris sont de ceux qui assisteront à la Régate de la Baie St-Louis. Le temps aidant la fête sera fort belle.

Les demoiselles Chalaron passeront les mois d'été à Gretna.

Les demoiselles Harris sont à la Baie St-Louis. Mlle Eugénie chez les demoiselles Trémoulet et Mlle Louise chez Mme Lionel Adams.

M. Lézin Becnel était en ville dernièrement.

M. John G. Byrd et M. Phil Buchanan voyagent ensemble. Ils iront à New York, à Bar Harbor et passeront quelques jours à Saratoga.

Mme Ernest Pasch ne s'est pas absentée cette année.

Mme Mordeau est à Staten Island et Mlle Maud Mordeau à New York chez ses parents.

M. et Mme Henri Burghardt partent pour leur "home" à Dallas jeudi prochain.

Mlle Madeleine Vienne est de retour de Covington où elle a fait un séjour de trop courte durée de l'avis de ses amis.

Mlle Lulu Béchet est en ville pour quelques jours.

M. Léon Joubert est arrivé d'Atlanta, où il a passé deux semaines avec sa fille, Mme Luty Wahl. Mlle Louise Joubert restera avec sa sœur jusqu'au mois d'octobre.

Mlle Alice Lange fait les honneurs de sa "Villa," à la Baie St-Louis, à ses cousines les demoiselles Lange et Coiron.

Mme George Grima est dans la Caroline du Nord.

M. Robert C. Perkins est à Milwaukee, Wis., où il passera quelques jours.

Mme Albert Sanchez est arrivée du Texas ; elle y a passé quelques semaines.

Mme Rathbone partira très probablement pour l'Europe avec sa fille, Mme Labouisse.

Mlle Lucia Miltenberger sera de retour de la Passe Christian la semaine prochaine.

M. P. Le Beau et sa fille, Mlle Paula, sont de retour d'Abita Springs, et sont partis pour la Nouvelle-Ibérie. Ils se proposent, ainsi que Mlle Alice Fuselier, d'y passer le reste de la saison chez leur parent, M. S. Courtès.

LETTRES INÉDITES

D'OCTAVE FEUILLET.

Les cinq lettres qu'on va lire ont été livrées à la publicité par la veuve du grand écrivain. Ces lettres ont une importance qui n'échappera pas à l'appréciation du lecteur ; elles vont de la jeunesse à l'âge mur de leur auteur.

On y retrouvera l'exquise sensibilité de l'auteur du *Roman d'un jeune homme pauvre* et surtout cette mélancolie profonde et cette philosophie attendrie qui emplissent la vie et l'œuvre d'Octave Feuillet.

A un ami de collège.

Je ne sais rien de plus triste, mon cher ami, que le découragement dont l'âme est écrasée lorsqu'au sortir de l'enfance, quand le moment d'agir est venu, elle cherche la réalisation de tous les rêves qu'elle a formés.

Jusqu'à cet instant on a vécu dans un monde imaginaire, bien loin, hélas ! du positif. J'éprouve, en apercevant le monde tel qu'il est, ce qu'éprouverait un homme qui, n'ayant jamais vu de bergers ailleurs que dans les idylles, se trouverait tout à coup en face de ces pâtres grossiers ou de ces paysannes sales et déguenillées, tristes représentants de la nature pastorale.

Jusqu'alors, on a vu le monde comme dans un roman. Il devient de l'histoire comme toutes les réalités. Il est froid, sans intérêt, sans couleur. Il ne suffit pas à remplir l'attente d'une âme exaltée. Que faire lorsqu'on découvre l'affreuse aridité de la carrière que votre destin vous fera parcourir ? N'y a-t-il donc nulle part un asile contre cette sécheresse qui menace votre existence, pas une arche pour la pensée au milieu de ce déluge matériel ? La vie ! Je la voyais sous de si riantes couleurs ! Oui, j'avais aussi placé mon avenir au milieu d'un roman. Je n'avais vu les hommes que dans les livres, et là toutes les existences sont pour ainsi dire émaillées d'aventures qui, tristes ou gaies, sont toujours des aventures et ne laissent point de place à la monotonie glaçante de la vie commune.

Eh bien ! je regrette cette malheureuse illusion. En disparaissant, elle a laissé un vide dans mon cœur. Je cherche en vain à le remplir. Je n'ai plus de goût à rien. Toutes mes études me semblent insipides, non par elles-mêmes mais à cause du but auquel elles tendent, lent, positif, comme tout ce qui est. J'abandonnerais volontiers tout cela pour me mettre à la recherche de ces douces illusions que j'ai perdues. Je les poursuivrais en me reportant par la pensée au milieu de ce monde imaginaire où je les avais puisées. Incapable de vivre avec les hommes qui vivent maintenant, au milieu des idées, des conditions modernes, je vivrais avec ceux qui vivaient autrefois.

Il se peut que la vie du moyen âge ne fût pas plus colorée, plus poétique que la nôtre, et, cependant, j'ai de la peine à le croire. S'il y avait une classe d'hommes plus malheureux que la masse du peuple ne l'est de nos jours, il y en avait une aussi dont l'existence devait être moins froide, moins inanimée que la nôtre. Il n'y avait pas de poètes alors, mais il y avait de la poésie. On célébrait en mauvais vers des traits de valeur, de vertus sublimes. Depuis trois siècles, on fait de beaux vers peut-être, mais il n'y a plus ni valeur ni vertu, ou plutôt la vertu existe toujours, mais elle a perdu son vêtement poétique. Elle est dépouillée de cet enthousiasme qui ne la laissait jamais s'arrêter au-dessous du sacrifice, ni comprendre l'amour sans le dévouement.

Mais comment protester contre le siècle où j'ai été jeté ? Comment arriver à quelque heureuse époque poétisée, soit par une circonstance passagère, soit par des mœurs éphémères, soit par la vie d'un homme plus éphémère encore ?

Avoue que c'est douloureux de se repaître de ces mélancolies quand on a vingt ans !

OCTAVE.

A Paul Bocage, Saint-Lô.

Mon vieil ami,

Je voudrais avoir deux cœurs, comme j'ai deux mains, pour te remercier et te bénir à mon gré de la bonne preuve d'affection que tu viens d'ajouter à tant d'autres dont mon souvenir est plein. Vous avez, le frère et toi, sauvé ma pièce.

Le succès vous justifie trop pleinement pour que j'aie grand mérite à reconnaître la prudence, la sûreté et le tact de votre main. Mais tiens pour certain que tu n'avais pas besoin de la réussite devant le public pour être assuré de ma plus complète approbation et de ma bien vive reconnaissance. Je n'entre pas dans le détail de ce que vous avez fait, mais je peux dire que j'avais un peu senti tout cela avant mon départ. Il y a des moments de fatigue où l'on jette stupidement aux mains du hasard le gouvernail de sa barque.

Mais la fortune n'est vraiment qu'aux habiles, aux forts et aux infatigables. Tu l'as ramenée un peu tremblante au foyer de ton faible ami. Sois béni, dis-je, mais ta plume n'était pas faite pour cet humble travail, même sauveur. Je suis confus quand je te vois encore prendre la peine de m'expliquer ton dévouement comme s'il pouvait me faire éprouver un autre sentiment que celui de la plus entière et de la plus affectueuse gratitude.

Mon frère t'aura dit qu'une fausse interprétation de sa dépêche m'avait laissé croire, pendant vingt-quatre heures, à une chute d'estime. Les lettres que je reçois aujourd'hui me donnent du résultat une impression beaucoup plus heureuse. Je crois bien qu'il y a eu un peu de tirage, mais je n'en suis pas moins ravi après ce que j'avais supposé.

Ma femme, mon ami, te remercie de ton souvenir et aussi de ta bonté, qu'elle apprécie comme moi. Je t'ai dit vingt fois, et je te répéterai vingt fois, que tu ferais deux heureux mortels si tu pouvais venir manger notre herbe pendant quelques beaux jours. Puisque tu m'aides à traîner ma charrue, viens paître avec moi, morguène ! Ce serait bien juste et bien gentil.

Je t'embrasse de tout cœur.

OCTAVE.

Vannes (Morbihan).

Cher père,

La meilleure des nouvelles, c'est une lettre de toi, et surtout une lettre fraîche, vive et charmante comme celle qui est venue nous chanter une aubade l'autre matin. Dieu merci, tu rajeunis ! Pour moi, cher père, il y a des heures où j'ai cent ans et d'autres vingt.

Cela était vrai dans les premiers jours du voyage, rien ne pouvait m'amuser ni même me distraire. J'étais aussi étranger qu'un centenaire à toute joie et à tout sourire. Peu à peu, il s'est fait des éclaircies dans mon ciel sombre et, après avoir, comme Hercule, combattu les chimères et les monstres, j'ai connu un peu de repos, j'ai pris un peu d'intérêt aux choses et aujourd'hui je suis assez bien équilibré. Je n'ai plus que des crises passagères de dégoût morne et de nausées morales. En résumé, ce voyage de Bretagne m'a rendu quelques impressions neuves et a renouvelé mon pauvre fonds d'imagination. Les souvenirs que j'en rapporte serviront de cadre au roman que je t'ai conté. Je vois déjà mon jeune homme dans la tour d'Elven.

La Bretagne des légendes et des vieilles traditions disparaît un peu chaque jour. Nous l'avons vainement cherchée dans les environs de Rennes et dans le centre de la province. L'ardeur de cette chasse nous a entraînés, finalement, jusqu'à l'une des extrémités de la vieille Armorique. Nous avons, il y a trois jours, touché barre à Vannes d'où nous repartons de main.

Nous avons vu de vraies merveilles, dignes de leur renommée. A mesure que nous approchions de Vannes, les sites, les monuments, les costumes, les mœurs réalisaient de plus en plus nos rêves les plus bretonnants. Il y a des maisons dont les habitants ont conservé avec une fidélité incroyable l'aspect des bourgs féodaux du moyen-âge. Les femmes, surtout, vêtues et coiffées exactement comme Anne de Bretagne dans ses portraits, sont de véritables curiosités à mettre dans un musée.

Nous sommes arrivés à Vannes dans la nuit, par une admirable lune. Il faut te dire qu'un sot incident a failli faire claquer mes nerfs. Nous avons eu le guignon, tandis que nous montions à pied la dernière côte, d'être accostés brusquement par une grande diablesse de folle du plus hideux visage que j'aie vu de ma vie, laquelle nous a joué une scène de drame des plus désagréables. Ma canne en arrêt, j'ai maintenu cette affreuse mégère, qui, par parenthèse, avait le visage entièrement décomposé par la lèpre et voulait absolument m'embrasser. Nous te conterons plus à loisir cette aventure fantastique qui nous divertit ce matin, mais qui, hier soir, tombant sur des têtes fatiguées et échauffées, nous ennuya fort.

A Vannes, une bonne moitié des habitants parle encore le celtique. Si l'on s'avance un peu plus encore dans les presqu'îles du Morbihan, on ne trouve plus du tout à qui parler.

Hier, nous sommes allés à Quiberon et à Carnac, et nous avons été réduits plus d'une fois au langage des signes, langage pour lequel nous avons dû reconnaître que nous avions peu de dispositions.

A Carnac, nous avons vu les fameux alignements de pierres druidiques qui s'étendent pendant près de deux lieues. Les restes de ces monuments mystérieux sont encore très imposants, bien que le vandalisme des paysans ait déjà détruit plusieurs milliers de ces pierres.

Nous avons vu aussi, à quelques pas de là, des autels ou tombeaux celtiques, formant de profondes grottes, qu'on a fouillées récemment. On y a découvert des colliers d'or de forme barbare et trois ou quatre haches et couteaux, qu'on nous a fait voir et qui sont en pierre polie.

Aujourd'hui, nous avons visité la presqu'île de Rhuys, qui fait face à Quiberon. Là se trouve, au bord de la mer, le vieux château de Sucinio, la plus belle ruine féodale et dans le plus beau site qu'on puisse imaginer. De là, nous sommes allés à l'abbaye de Saint-Gildas, dont Abélard fut abbé. Une partie de l'église remonte au delà d'Abélard. Le site de l'abbaye, à la pointe de la presqu'île, au bord de la mer sauvage, est d'une poésie admirable.

Tout le long de la route on rencontre des descendants des Venètes que Cesar vint combattre en ce coin du monde. Ils ont la même langue, les mêmes chariots attelés de bœufs, et à peu de chose près, le même costume que leurs ancêtres. Tous ont l'air distingué !

Malgré l'intérêt que je trouve chez ces barbares, je serai heureux de regagner les pays civilisés et encore plus heureux de te revoir bientôt, cher père.

Nous t'embrassons tendrement et respectueusement.

OCTAVE.

Paris.

Je viens, cher frère, de porter ma dépêche au télégraphe. Tu sais que je n'ai pas le défaut de voir en beau. Tu as donc pensé certainement que je ne t'exagérais pas le succès de l'*Acrobate* et que je l'aurais plutôt atténué. La vérité est que le succès a été grand pour une petite chose. Je puis te dire, en toute conscience, que ceux qui nient ou qui nieraient le succès pousseraient diablement loin la mauvaise foi. J'étais dans la salle et je n'ai rien perdu, Dieu merci, de ce qui s'est passé. La première partie de la pièce a été écoutée avec curiosité et attention, mais avec un peu de réserve et de froideur.

Le public, sentant un fonds général d'ironie, ne sait à qui se fier et ne se livre pas.

Assez souvent toutefois, même pendant cette première partie, il y a des mots, des bouts de dialogue qui portent et soulèvent d'agréables rumeurs, mais le succès n'éclate franchement qu'à l'entrée de Bressant, quand il surprend sa femme dans les bras de l'autre. Il y a là une sensation si forte que le public a violé la claque à laquelle j'avais spécialement recommandé de ne faire en aucun cas, aucun effet. Sur cette entrée de Bressant et sur son *tout à l'heure*, la claque n'a pas bougé, mais le public, suffoqué, s'est soulagé en battant des mains.

Le *tout à l'heure* s'est à demi noyé dans cette grosse impression, puis est venue la scène où Febvre attend le retour du mari. Cette scène, comprise dès le début, a été applaudie presque à chaque mot. Febvre, se sentant si bien soutenu, a été excellent. Il n'a pas eu moins de succès dans la scène où il se dérobe. Nous étions alors en plein succès et nous y avons nagé jusqu'à la fin.

Quand je suis sorti de ma baignoire pour aller sur le théâtre, j'ai rencontré en chemin quelques visages d'amis rayonnants ; mais, enfin, fatigué et brisé d'émotion, les nerfs cassés, j'étais vaguement sombre et assez disposé à récuser le témoignage si vivant de mes yeux et de mes oreilles, de sorte que deux ou trois figures qui m'ont paru douteuses, chose étrange, ont suffi à calmer ma jubilation intérieure.

"Vous avez le bonheur triste," m'a dit Croizette. Cependant, le foyer et les couloirs intérieurs du théâtre se remplissaient d'une foule dont la physionomie générale m'a paru décisive. Cela sentait le succès à plein nez. On était animé, riant, on me regardait avec une curiosité sympathique. Sarah Bernhardt m'entraînait dans un coin et m'embrassait en me suppliant de lui faire un rôle, et en me couvrant de guirlandes. Lévy accourait et me donnait une chaude accolade sur les deux joues. Enfin, quand je suis allé remercier Bressant et Febvre qui se déshabillaient déjà, j'ai trouvé leurs loges pleines d'amis enthousiastes et eux-mêmes émus et ravis.

Quant à Croizette, elle était entourée d'un flot de fanatiques, radieuse, mais calme, comme quelqu'un qui sent sa force et que le succès n'étonne pas.

Perrin a été parfait. Après m'avoir serré cordialement la main, et quand nous avons été un peu débarrassés, il m'a prié d'entrer dans son cabinet. Chose bizarre, il n'avait pas voulu aller dans la salle pour entendre la pièce. Il m'a dit que lorsqu'il s'intéressait beaucoup à une chose, où à une personne, il éprouvait une émotion intolérable et qu'il n'avait pas le courage de rester dans la salle. Il m'a félicité du succès. Il était ému, affectueux, presque tendre. Il a terminé en me pressant plus que jamais de lui faire une grande pièce pour l'an prochain, m'exprimant de sa voix la plus douce le plaisir qu'il aurait à y donner tous ses soins.

Sur quoi je suis revenu chez moi le cœur très léger, je te l'avoue. Mais j'ai peu dormi. Ce soir, je suis brisé. Néanmoins, j'ai voulu sortir dans la journée. J'ai erré par les rues comme un hébété. Il pleuvait à torrents. Je m'en suis allé sans but, en patangeant à travers les Tuileries désolées. J'ai traversé le pont Royal et j'ai suivi les quais vaguement, comme un chien perdu. Je suis arrivé ainsi jusqu'à Notre-Dame, j'y suis entré ; il y faisait sombre comme dans une crypte. Il y avait seulement quelques lumières dans le chœur, où les vieux chanoines chantaient je ne sais quelles matines lugubres. Je me suis plongé dans les profondeurs de l'édifice, regardant les statues des chapelles, écoutant ces chants mystérieux. J'ai vécu un moment dans un autre âge, mes yeux se sont mouillés. Je suis revenu par l'autre rive de la Seine, les nerfs détendus et le cœur plus ferme.

Demain, j'irai t'embrasser dans ta solitude, après-demain, je serai aux Palliers.

OCTAVE.

Courcelles (Calvados).

Mon vieux frère,

Au fond d'un jardinet à labyrinthe en tonnelles, semé de tables rondes, de billards nains et de trous-madame, s'élève un petit kiosque de carton, percé d'alvéoles ou de chambres fort semblables à des cellules. C'est dans la pénombre d'une de ces chambres ou alvéoles que je trace péniblement pour toi ces quelques lignes. La chaleur m'écrase.

J'adore du reste ces coins perdus où se meuvent des originaux de roman comique avec tout le tapage des vieux coches, et tout le pittoresque suranné, mais pour moi charmant, des anciennes hôtelleries. Cela, je te l'avoue, me paraît moins plat et moins banal que la fastidieuse uniformité des grands hôtels et des tempiternels casinos, qui semblent, comme toutes les gares, bâtis sur un modèle unique et qui marquent tous l'heure de Paris.

C'est pourquoi, hier, après avoir vu passer pendant deux heures sous mes fenêtres le même monsieur à favoris débordant sous son chapeau de paille à rubans noirs, et la même dame avec sa queue en éventail et sa coiffure à la Paméla, j'ai senti qu'il m'était décidément impossible de revoir une fois de plus ce monsieur et cette dame. J'ai fermé ma fenêtre. J'ai fait venir une voiture et je suis allé dîner à Houlgate. Je ne sais pas pourquoi la population de cet hôtel d'Houlgate est toujours moins banale et plus intéressante qu'une autre. Hier encore, j'ai vu des types très marqués et d'une particulière distinction, d'une distinction qui se cache un peu, qui fuit le grand bruit, la foule et la publicité.

J'aime ce genre. Tu aurais admiré un personnage qui se trouvait là en famille et qui réalisait la plus belle façon de grand seigneur qu'on puisse concevoir : le comte Costa !

Je te remercie, mon cher vieux, des paroles réconfortantes que tu m'envoies au s